

Comment tout peut s'effondrer

Fiche de lecture

Dheps Acteurs Sociaux, promotion 9

Anthony Brault

Février 2017

Auteurs : Pablo Servigne et Raphaël Stevens

Éditeur : Seuil - Collection : Anthropocène

Table des matières

Présentation du livre.....	2
<i>De la collapsologie.....</i>	<i>2</i>
<i>Du catastrophisme.....</i>	<i>3</i>
<i>Structure du livre.....</i>	<i>3</i>
Pourquoi le choix de ce livre ?.....	4
<i>Des périodes obscures.....</i>	<i>4</i>
<i>De la pédagogie de la tendresse.....</i>	<i>5</i>
Annexe : citations et passages du livre.....	6
Introduction.....	6
Première partie – Premices d'un effondrement.....	6
1- <i>L'accélération du véhicule.....</i>	<i>6</i>
3- <i>La sortie de route.....</i>	<i>7</i>
4- <i>La direction est-elle bloquée ?.....</i>	<i>7</i>
5- <i>Coincés dans un véhicule de plus en plus fragile.....</i>	<i>8</i>
<i>Bilan de la première partie.....</i>	<i>8</i>
Deuxième partie (6-7-8) – Alors c'est pour quand ?.....	9
Troisième partie – Collapsologie.....	9
9- <i>Une mosaïque à explorer.....</i>	<i>9</i>
10- <i>Et l'humain dans tout ça ?.....</i>	<i>10</i>
<i>Conclusion.....</i>	<i>12</i>

Présentation du livre

Flouf!

Gare aux collapsologues !

SURTOUT, n'ouvrez pas ce livre (1). Il est toxique. Ses auteurs le reconnaissent. Le sujet qu'ils abordent n'a rien de très agréable. Comme la plupart de leurs proches, ils aimeraient partager « *cet imaginaire de continuité et de progrès linéaire* » qui baigne notre société. Mais ils en sont désolés : ils n'y croient plus. Ils ont la « *sensation étrange* » d'être « *coupés de l'image dominante que les autres se font du monde* ». Pour eux, nous sommes à la veille d'un effondrement général. Horreur, des catastrophistes ! Oui, ils l'avouent, ils le sont. Ils ont même inventé, avec une pointe d'autodérision, la « *collapsologie* », laquelle est la « *science appliquée et transdisciplinaire de l'effondrement* ».

Ces collapsologues sont très énervants, car ils ont des arguments. L'un, docteur en biologie, et l'autre, éco-conseiller, affirment que « *nous disposons aujourd'hui d'un immense faisceau de preuves et d'indices* » allant dans leur sens. Ils s'appuient notamment sur une fameuse étude de la revue de référence « *Nature* », qui dès 2009 définis-



sait neuf frontières vitales à ne pas franchir, et notait que quatre d'entre elles l'étaient déjà (changement climatique, déclin de la biodiversité, perturbations des cycles géochimiques de l'azote et du phosphore, changement d'affectation des terres – le recul des forêts, surtout).

Nos deux auteurs reprennent à leur compte la définition de l'effondrement formulée par l'ancien ministre écolo Yves Cochet : « *Le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) ne sont plus fournis (à un coût raisonnable) à une majorité de*

la population par des services encadrés par la loi. » Nuance : ce qu'ils annoncent n'est pas l'effondrement du monde, mais d'un monde – le nôtre, industriel, vorace en énergie, gaspilleur, instable et bien plus fragile qu'on ne le croit.

Ce qui urge, disent-ils, c'est d'inventer le monde d'après. Dans celui-là, l'important ne sera pas d'avoir entassé du sucre, des boîtes de conserve et un fusil dans sa cave, mais d'avoir des amis, un réseau d'entraide, des pratiques collectives. Et d'évoquer les « *transitionneurs* », déjà à l'ouvrage ici et là, qui à leur échelle multiplient les initia-

tives visant à préparer un avenir meilleur (bien que sans pétrole et au climat instable).

Tout irait pour le mieux si nos collapsologues n'étaient que d'aimables farfelus isolés. Mais ils font remarquer que de grandes institutions comme la Banque mondiale, mais aussi le Pentagone, la Wehrmacht ou le Giec (groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), et même Michel Rocard – « *La démocratie sera la première victime de l'altération des conditions universelles d'existence que nous sommes en train de programmer* » (« *Le Monde* », 2/4/11) – prennent au sérieux l'hypothèse d'un effondrement global. Du coup, le lecteur a du mal à s'en tirer par un haussement d'épaules, et un affreux vertige le saisit. D'où notre conseil d'ami : surtout, n'ouvrez pas ce livre !

Jean-Luc Porquet

(1) « *Comment tout peut s'effondrer* », par Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Seuil*, 300 p., 19 €.

J'ai collé ici cette chronique tirée du *Canard Enchaîné*, d'une parce qu'elle est très bien faite, et deux, parce que je tiens Jean-Luc Porquet en très haute estime : anarchiste écolo, il m'a souvent permis de moins me sentir seul... Très fin, drôle, cynique, sans concessions, ces critiques me sont précieuses. Et il a très rarement été aussi enthousiaste. Voyage dans la collapsologie, détachez vos ceintures, c'est dans la tête que ça secoue.

De la collapsologie

La science appliquée et transdisciplinaire de l'effondrement. L'étude des processus d'effondrement de sociétés humaines pour préparer celui qui nous pend au nez : l'effondrement de la civilisation thermo-industrielle. La nôtre, celle du monde civilisé, de l'Europe occidentale, des USA, du Japon. Mais maintenant celle de toute la planète.

La collapsologie, c'est la prise au sérieux de cette intuition presque universelle mais qui n'a de place qu'aux comptoirs des bistrot : ça ne peut pas durer comme ça, ça va péter, on va dans le mur et on accélère... L'humanité ne court pas à sa perte, elle y va en voiture. C'est plus efficace.

La collapsologie, c'est la collecte de tous les matériaux de recherche dans toutes les

disciplines du savoir de l'humanité et leurs mises en forme pour dévoiler et expliquer les processus actuellement à l'œuvre dans nos sociétés. La catastrophe est déjà en cours, on ne peut continuer à l'ignorer sous prétexte que c'est trop chamboulant. Les trois quart de l'humanité devraient mourir violemment dans le siècle à venir (de famine, de guerre ou de maladie). Des migrations de millions et de millions de personnes vont avoir lieu à beaucoup d'endroits sur la Terre. Les capacités des écosystèmes à nous fournir de quoi vivre vont s'effondrer : sols stériles, eaux non-potables, désertification des terres, océans acides et vides, extinctions massives d'espèces vivantes, sont des conséquences déjà présentes ou inéluctables de notre civilisation thermo-industrielle.

Du catastrophisme

Pour autant, quand on parle d'effondrement, ce mot est très chargé de violences sauvages, de chacun pour soi, de choc soudain, de barbarie et de survie immédiate. Les premiers travaux de collapsologie nous montre à l'évidence que c'est très loin de la réalité (mais proches des fantasmes d'Hollywood). Un effondrement est lent, parfois plusieurs siècles, souvent très progressif et donne lieu à des organisations sociales plus résilientes, solidaires et justes.

La collapsologie invite donc à dépasser nos fantasmes de chaos barbare pour oser regarder le monde tel qu'il est, à se débarrasser de ce qui nous encombre et nous empêche d'agir. C'est une discipline évidemment catastrophiste mais pas le moins du monde pessimiste. Là où je trouve beaucoup d'idéologies écologiques très positives mais pessimistes : c'est possible d'éviter le chaos à condition d'agir maintenant et fortement, et donc on ne le fera pas. La collapsologie dit l'inverse : c'est impossible d'éviter l'effondrement, alors, que fait-on ?

Structure du livre

Ce livre comprend trois parties. Une première, la plus longue, est consacrée aux constats écologiques et sociaux. Elle expose cet immense faisceau d'indices en faveur d'un effondrement très proche de notre civilisation et fait la démonstration de notre impasse : pour lutter contre les problèmes écologiques, il nous faudrait beaucoup beaucoup d'énergie. Mais pour faire face aux déclin des productions d'énergie et maintenir notre niveau de vie, il nous faudrait flinguer notre système-Terre, et même plusieurs, mais nous n'avons qu'une seule Terre.

La deuxième partie, très courte, pose la question du calendrier : c'est pour quand ? Et évidemment, n'y réponds pas clairement et en fait même un critère pour distinguer les charlatans millénaristes des collapsologues : les fins du monde précises qui peuvent être évités sont des guignoleries, les fins du monde floues dans la date mais inévitables sont à prendre au sérieux.

La concordance de l'ensemble des crises qui nous attendent, donne, selon les modèles utilisés, des dates d'effondrement comprises entre 2020 et 2050, pour les plus optimistes. Jusqu'ici, donc depuis 30 ans, ce sont les modèles les plus pessimistes qui se sont avérés les plus proches de l'évolution réelle de l'humanité et des écosystèmes.

La troisième partie présente ce que pourrait être une sociologie de l'effondrement, une histoire de l'effondrement, une psychologie de l'effondrement, une politique de l'effondrement, etc. Cette partie nous redonne prise sur cette crise majeure de l'humanité, en nous la rendant concrète, complexe, et dans laquelle rien n'est joué quant à la part d'humanisme dans ces temps obscurs. Cet effort de lucidité nous amène à redevenir sujet et non pas victime impuissante de cet effondrement : ce n'est peut-être que le vrai début de l'histoire de l'humanité. Tout est à inventer.

Pourquoi le choix de ce livre ?

Ce livre est une évidence que je n'attendais plus. Philosophiquement et idéologiquement, je me sens profondément écologiste, depuis toujours. De toutes mes rages, la plus profonde vient des postures de curés, de modèles, de martyrs, d'aigris, de vieux sage qu'adoptent les écolos, et des postures apolitiques et souvent anti-sociales des doctrines écolos. Tous ces gens sont pour la nature et un lien sain et bienveillant entre humains en désertant ce que peut bien signifier une société urbaine et décroissante, des migrations massives et écologiques, un contrôle des naissances efficace dans les pays pauvres...

Collapsologue avant l'heure, j'ai monté en 2008 une conférence gesticulée intitulée « Faim de pétrole » reprenant la même démonstration impitoyable de l'effondrement à venir avec une deuxième partie autour des postures militantes anciennes ou nouvelles mais cultivant toutes le besoin de convaincre de la supériorité de leur point de vue, et donc l'entre-soi et la résignation qui s'en suit.

Devant l'effroi provoqué par ma démonstration, je l'ai atténué, j'ai omis les violences sociales et les migrations massives, entre autres. J'ai tenté de la rendre supportable, de donner des solutions à la fin, mais il n'y en a pas. J'ai monté, avec un collègue, une autre conférence sur l'avenir de la potabilité de l'eau et de la fertilité des sols. Je suis passé du côté des « transitionneurs », famille qui me correspond bien plus que les décroissants. Mais je ne le sentais pas non plus. Je mentais par omission, en montrant l'espoir qu'il y avait dans cette crise de civilisation mais en cachant l'ampleur et surtout la complexité de son effondrement (trop) proche.

Je cherchais des copains avec qui réfléchir à grande échelle à des systèmes politiques et économiques post-pétrole, avec qui réfléchir aux violences sociales causées par l'absence de transition entre notre civilisation et celle d'après, avec qui réfléchir aux émotions causées par cet effondrement à venir. Et non pas appeler à des solutions pratiques, utiles et nécessaires, mais de bien peu d'aide face au deuil à venir de notre organisation sociale, imparfaite et destructrice, mais fonctionnelle et rassurante, même pour ses détracteurs.

Je n'en trouvais pas. J'ai lâché plus ou moins l'affaire, j'ai petit à petit arrêté de jouer mes conférences gesticulées et me suis concentré sur des méthodes d'analyse de situations complexes et de prises de décision collective, c'est-à-dire sur les savoirs de l'éducation populaire qui me semblent primordiaux pour les temps à venir.

Lorsqu'à l'université d'été des décroissants en 2015, je tombe sur une conférence d'un collapsologue, j'hallucine. Il ne cache rien, il balance tout. Donne une place au deuil et aux émotions que ses révélations provoquent, pourtant sur un public de « convaincus ». Il est applaudi par une standing ovation. Les langues se délient pendant de longues heures après cette conférence. C'est un changement de paradigme. Il redonne de la puissance d'agir. Je vais voir le conférencier, (qui s'est lancé là-dedans après avoir vu ma conférence). Ses sources ? Principalement un livre : comment tout peut s'effondrer ?, qui expose avec beaucoup de clarté et de références, ce nouveau paradigme de la pensée politique écologiste.

Des périodes obscures

Mon hypothèse de recherche est que nous nous trouvons, en ce début de XXIème siècle dans une période obscure. La multiplicité des crises de tous ordres, financières, sociales, écologiques, religieuses, culturelles... rend improbable un avenir « meilleur » que celui qu'avaient nos parents. Ce bouleversement historique se traduit par une période obscure, dans lesquelles les valeurs se troublent et se choquent, les projections de vie s'effondrent, plus rien n'est stable et tout est possible. Cette phrase, tant attendue depuis des décennies, maintenant réalisée, devient du même coup chargée d'angoisse.

Tout est possible, donc le meilleur mais aussi le pire. L'humanisme de chacun, après une

phase historique de confort matériel et spirituel, va être soumis à rude épreuve. Il va nous falloir sortir de notre paresse intellectuelle (consomme, obéis, travaille, ne crois rien, recommence) quant aux questions fondamentales de l'humanité : qu'est-ce qu'on fout là ? On va où comme ça ? C'est quoi le but de la vie au fait ?

Les périodes obscures ne sont donc pas des périodes de résignation aigrie, de pessimisme revancharde, de repli sur les traditions. Ce ne sont pas des périodes réactionnaires en soi. Ce sont des périodes où tout est possible, où les lignes de fractures dans notre édifice social vont se poursuivre jusqu'à l'effondrement du bâtiment.

J'ai donc aussi avec ce livre le développement de la partie rationnelle, scientifique de cette période obscure, nommée effondrement, et entendue comme la capacité d'une société de fournir à un coût raisonnable les besoins de base (logement, alimentation, énergie, éducation, santé) à l'ensemble de sa population de manière permanente. Cette approche matérialiste et rationnelle d'une période obscure ne se limite pour autant pas aux faits scientifiques globaux mais fait déjà des ponts avec ses pendants sociaux, psychologiques, politiques et spirituels.

De la pédagogie de la tendresse

S'accrocher à quoi que ce soit en ces temps incertains relève à priori de l'erreur. Les capacités à développer au sein de l'espèce humaine sont l'adaptation, la mobilité, la flexibilité, la patience, la détermination, la curiosité, l'humilité, l'esprit critique. C'est-à-dire tout ce qui permet ou facilite le détachement. Je précise qu'il ne s'agit pas ici de l'adaptation à des postes de travail débilés, la mobilité au service de l'employeur ou la flexibilité entendue comme servilité à son patron... J'entends ces capacités dans leur sens originel sans doute, c'est-à-dire vis-à-vis de soi-même.

Il ne s'agit pas pour autant de cultiver le nihilisme ou l'individualisme forcené mais une démarche spirituelle, inspirée de la non-violence gandhienne ou du bouddhisme, d'un humanisme à toute épreuve à la Hannah Arendt (la banalité du mal sur Wikipédia), des valeurs de don et d'écoute, c'est-à-dire cultiver notre capacité à créer des liens de solidarité forts où que nous soyons, et rapidement. De résister à la barbarie qui va se présenter sous bien des formes.

Un collapsologue n'est pas un sauveur, c'est un défi qu'il se lance à lui-même. Ce n'est pas un militant dur avec lui-même et au service de la cause, c'est une personne qui se regarde avec tendresse se débattre dans ses contradictions. La collapsologie, c'est un travail sur nos zones d'ombre, c'est regarder dialectiquement notre comportement et notre société plutôt que de porter un regard moral sur elles. Voilà une posture qui résonne avec celle du pédagogue de la tendresse.

Annexe : citations et passages du livre

« Les systèmes tiennent souvent plus longtemps qu'on ne le pense, mais finissent par s'effondrer beaucoup plus vite qu'on ne l'imagine. » Ken Rogoff, 2012, ancien chef économiste du Fonds monétaire international.

Introduction

« Un effondrement est « le processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, etc.) ne sont plus fournis [à un coût raisonnable] à une majorité de la population par des services encadrés par la loi ». Il s'agit donc bien d'un processus à grande échelle irréversible, comme la fin du monde, certes, sauf que ce n'est pas la fin ! La suite s'annonce longue, et il faudra la vivre, avec une certitude : nous n'avons pas les moyens de savoir de quoi elle sera faite. » p.15

« Évoquer un effondrement en public équivaut à annoncer l'apocalypse, donc à se voir renvoyer à la case bien délimitée des « croyants » et des « irrationnels » qui ont « existé de tout temps ». Point barre, sujet suivant. Ce processus de bannissement automatique – qui pour le coup apparaît vraiment irrationnel – a laissé le débat public dans un tel état de délabrement intellectuel qu'il n'est plus possible de s'exprimer que par deux postures caricaturales qui frisent souvent le ridicule. D'une part, on subit des discours apocalyptiques, survivalistes ou pseudo-mayas, et d'autre part on endure les dénégations « progressistes » des Luc Ferry, Claude Allègre et autres Pascal Bruckner. Les deux postures, toutes deux frénétiques et crispées autour d'un mythe (celui de l'apocalypse vs celui du progrès), se nourrissent mutuellement par une effet « épouvantail » et ont en commun la phobie du débat posé et respectueux, ce qui a pour effet de renforcer l'attitude de déni collectif décomplexé qui caractérise si bien notre époque ». p. 18

« Vous ne tenez donc pas dans les mains un livre destiné à faire peur. [...] Ce n'est pas non plus un livre pessimiste qui ne croit pas en l'avenir, pas plus qu'un livre « positif » qui minimise le problème en donnant des « solutions » au dernier chapitre. C'est un livre qui tente d'exposer lucidement les faits, de poser des questions pertinentes, et de rassembler une boîte à outils qui permette d'appréhender le sujet autrement que par les films catastrophes hollywoodiens, le calendrier maya ou la « techno-béatitude ». » p. 21-22

« Prendre un tel chemin ne laisse pas indemne. Le sujet de l'effondrement est un sujet toxique qui vous atteint au plus profond de votre être. C'est un énorme choc qui dézingue les rêves. Au cours de ces années de recherche, nous avons été submergés par des vagues d'anxiété, de colère et de profonde tristesse, avant de ressentir, très progressivement, une certaine acceptation, et même, parfois, de l'espoir et de la joie. » p. 22-23

Première partie – Prémices d'un effondrement

1- L'accélération du véhicule

« - L'écologie politique des années 70 : on avait encore le temps et la possibilité d'emprunter une trajectoire de « développement durable ». [...]

- L'écologie des années 90 : époque où, grâce au concept d'empreinte écologique, nous nous sommes rendu compte que la capacité de charge *globale* de la Terre était dépassée. Depuis cette

époque, chaque année, l'humanité dans son ensemble « consomme plus qu'une planète » et les écosystèmes se dégradent. [...]

- L'écologie des années 2010 : depuis 20 ans, nous avons continué à accélérer *en toute connaissance de cause*, détruisant à un rythme encore plus soutenu le système-Terre, celui qui nous accueille et nous supporte. Quoi qu'en disent les optimistes, l'époque que nous vivons est clairement marquée par le spectre d'un effondrement ». p. 31-32

« La grande question de notre époque est donc de savoir où se trouve le plafond. Avons-nous les capacités de continuer à accélérer ? Y-a-t-il une limite (ou plusieurs) à notre croissance exponentielle ? Et si oui, combien de temps nous reste-t-il avant un effondrement ? » p. 37

3- La sortie de route

« La Terre s'est déjà remise de tels accès de fièvre [...] en revanche, si nous poursuivons nos activités, notre espèce ne connaîtra plus jamais le monde verdoyant qui était le nôtre il y a tout juste un siècle. C'est la civilisation qui court le plus grand danger ; les humains sont assez résistants pour que des couples aptes à se reproduire survivent, et [...] malgré la chaleur, il y aura encore sur Terre des endroits qui répondent à nos critères ; les plantes et animaux rescapés de l'Éocène le confirment. [...] Quoi qu'il en soit, si de tels bouleversements se produisent, peu d'habitants, parmi les milliards que comptent la planète, devraient survivre ». James Lovelock, la revanche de Gaïa, Flammarion 2007, p. 53 in p.74

« Climat, biodiversité... Malheureusement, il y a beaucoup d'autres « frontières ». Dans une étude retentissante publiée dans la revue *Nature* en 2009 et mise à jour en 2015, une équipe internationale de chercheurs a tenté de chiffrer neuf frontières planétaires absolument vitales à ne pas franchir pour éviter de basculer dans un zone dangereuse pour notre survie. Parmi elles, bien sûr, le changement climatique et le déclin de la biodiversité (nouvellement appelé « intégrité de la biosphère »), mais aussi l'acidification des océans, la déplétion de l'ozone stratosphérique, la perturbation du cycle du phosphore et de l'azote, la charge en aérosols atmosphériques, la consommation d'eau douce, le changement d'affectation des terres, et enfin la pollution chimique. Sept d'entre elles ont été quantifiées à ce jour, et quatre auraient déjà été dépassées. Les deux premières, climat et biodiversité, comme nous l'avons vu, peuvent à *elle seules* faire basculer la destinée humaine. Les deux autres sont le changement d'affectation des sols mesuré par le déclin de la couverture forestière et les grands cycles biogéochimiques de l'azote et du phosphore, qui ont été perturbé de manière irréversible. » p. 84-85

« Prenez l'image d'un interrupteur sur lequel on exerce une pression croissante : au début il ne bouge pas, augmentez et maintenez la pression, il ne bouge toujours pas, et à moment donné, clic ! Il bascule vers un état totalement différent de l'état initial. Juste avant le déclic, on sentait que l'interrupteur sous pression était prêt à céder, mais on ne pouvait en prévoir le moment exact. Pour les écosystèmes, c'est (presque) pareil. [Les écosystèmes] qui subissent des perturbations régulières (chasse, pêche, pollutions, sécheresses, etc.) ne montrent pas immédiatement des signes apparents d'usure, mais perdent progressivement – et de manière imperceptible – leur capacité à se rétablir (la fameuse résilience) jusqu'à atteindre un point de rupture (*tipping point*), un seuil invisible au-delà duquel l'écosystème s'effondre de manière brutale et imprévisible. Clic ! » p.89

4- La direction est-elle bloquée ?

« En fait, aucune de nos institutions n'est adapté à un monde sans croissance, car elles ont été conçues *par* et *pour* la croissance. Essayez de ralentir une fusée en pleine ascension, de la faire

redescendre et de la poser en douceur... Si nous sommes privés de croissance pendant trop longtemps, le système économique implose sous des montagnes de dettes qui ne seront jamais remboursées ». p. 104-105

« Pour résumer, nous avons escaladé très rapidement l'échelle du progrès technique et de la complexité, dans ce que l'on pourrait considérer comme une fuite en avant qui s'auto-entretient. Aujourd'hui, alors que la hauteur de l'échelle du progrès génère un certain vertige, de nombreuses personnes se rendent compte – avec effroi – que les échelons inférieurs de l'échelle ont disparu, et que l'ascension continue inexorablement, malgré eux. Arrêter ce mouvement ascendant et redescendre tranquillement pour retrouver un mode de vie moins complexe, sur la terre ferme, n'est plus possible... à moins de sauter de l'échelle, c'est-à-dire en subissant un choc pour celui qui le fait, ou en provoquant un choc systémique majeur si de nombreuses personnes lâchent l'échelle en même temps. Ceux qui comprennent cela vivent avec une angoisse : plus la fuite en avant continuera, plus la chute sera douloureuse ». p.106

5- Coincés dans un véhicule de plus en plus fragile

« Dans nos sociétés, très peu de gens savent aujourd'hui survivre sans supermarché, sans carte de crédit ou sans station-service. Lorsqu'une civilisation devient « hors-sol », c'est-à-dire lorsqu'une majorité de ses habitants n'a plus de liens directs avec le système-Terre (la terre, l'eau, le bois, les animaux, les plantes, etc.), la population devient entièrement dépendante de la structure artificielle qui la maintient dans cet état. Si cette structure, de plus en plus puissante mais vulnérable, s'écroule, c'est la survie de l'ensemble de la population qui pourrait ne plus être assurée ». p. 125

Bilan de la première partie

« Voilà où nous en sommes. Pour nous préserver de trop grandes perturbations climatiques et écosystémiques (qui sont les seules à menacer l'espèce), il faut un arrêt du moteur. Le seul chemin à prendre pour se ménager un espace sans danger est donc de stopper net la production et la consommation d'énergies fossiles, ce qui mène à un effondrement économique et probablement politique et social, voire à la fin de la civilisation thermo-industrielle. Pour sauver le moteur de notre civilisation industrielle, il faut transgresser toujours plus de frontières, c'est-à-dire continuer à prospecter, creuser, produire et croître toujours plus vite. Cela mène inévitablement à des points de basculement climatiques, écologiques et biogéophysiques, ainsi qu'au pic des ressources, donc en fin de compte au même résultat – un effondrement économique -, à cela près qu'il pourrait être doublé d'un effondrement de l'espèce humaine, voire de presque toutes les espèces vivantes » p.129

« Aujourd'hui, nous sommes sûrs de quatre choses : 1. la croissance physique de nos sociétés va s'arrêter dans un futur proche ; 2. nous avons altéré l'ensemble du système-Terre de manière irréversible (en tout cas à l'échelle géologique des humains) ; 3. nous allons vers un avenir très instable, « non-linéaire » dont les grandes perturbations (internes et externes) seront la norme, et 4. nous pouvons désormais être soumis potentiellement à des effondrements systémiques globaux. Ainsi, comme de nombreux économistes, climatologues, physiciens, ou même politiciens [...], nous en déduisons que notre société peut s'effondrer dans un avenir proche. Pour reprendre la métaphore de la voiture, alors que l'accélération n'a jamais été aussi forte, le niveau de carburant indique qu'on est sur la réserve et que le moteur, à bout de souffle, se met à fumer et à tousser. Grisés par la vitesse, nous quittons la piste balisée et dévalons, avec une visibilité quasi-nulle, une pente abrupte truffée d'obstacles. Certains passagers se rendent compte que la voiture est très fragile, mais apparemment pas le conducteur, qui continue à appuyer sur le champignon ! » p. 130

« Le tableau est devenu si évident, massif et étouffant, que si, par hasard, certains chercheurs se sont trompés sur leurs conclusions, si l'un ou l'autre chiffre est faux, ou si nous nous sommes fourvoyés dans une quelconque interprétation, le raisonnement reste sensiblement le même. » p.131

Deuxième partie (6-7-8) – Alors c'est pour quand ?

« Pour un système complexe comme le système-Terre [...], il est effectivement impossible à l'heure actuelle d'affirmer que la présence de signaux avant-coureurs globaux annonce un effondrement de « Gaïa » - et encore moins de donner une date. Mais, grâce à ces travaux, nous avons gagné la capacité de « possibiliser » cette catastrophe en faisant référence aux événements géologiques passés et en admettant qu'il y ait une probabilité que cela arrive. Mais attention, l'existence d'incertitude ne signifie pas que la menace est plus faible ou qu'il n'y a pas de souci à ses faire. Elle est au contraire l'argument majeur en faveur de la politique catastrophiste éclairée que propose Jean-Pierre Dupuy : agir comme si ces changements abrupts étaient certains, et donc tout faire pour qu'ils ne se réalisent pas. En fait, les outils de prévisions des seuils de basculement sont très utiles pour nous montrer que nous avons dépassé des frontières et que nous entrons dans des zones rouges. Malheureusement, cela signifie bien souvent qu'il est déjà trop tard pour pouvoir espérer revenir à un état antérieur, stable et connu. Ils permettent moins d'anticiper une date précise que de savoir quel genre d'avenir nous attend. » p. 154-155

« Dans son livre *Comment les riches détruisent la planète*, Hervé Kempf avait également montré les rapports étroits qu'entretenaient les inégalités et la consommation. En effet, l'augmentation des disparités économiques provoque une accélération globale de la consommation par un phénomène sociologique appelé *consommation ostentatoire*, et décrit pour la première fois par le sociologue Thorstein Veblen : chaque classe sociale a tendance à tout faire pour ressembler à la classe sociale qui se trouve juste au-dessus. [...] Ce phénomène est si puissant que la consommation peut devenir, dans les sociétés riches, inséparable de la construction de l'identité personnelle. Coincée dans un modèle de compétition, la société sombre dans cette spirale infernale de consommation et d'épuisement des ressources. » p.162

Troisième partie – Collapsologie

9- Une mosaïque à explorer

« L'expression « effondrement de la civilisation industrielle » a une consonance grave – bien plus dans le monde francophone que dans le monde anglophone (*collapse*) – car elle véhicule trois clichés. Le premier est celui d'une fin possible des grandes institutions garantes de la loi et de l'ordre social, ce qui, pour un être moderne (et libéral), implique nécessairement un retour à la barbarie. Le deuxième est qu'un effondrement serait suivi par un grand vide qu'on peine à s'imaginer, empêtrés que nous sommes dans l'image religieuse de l'apocalypse. Le troisième est qu'il semble désigner un moment relativement court, un événement brutal, un couperet qui tomberait sur l'ensemble de la société et que l'on pourrait facilement dater *a posteriori*. Or, selon certains travaux anthropologiques, une absence de gouvernements ou d'États n'implique pas nécessairement un retour à la barbarie, parfois bien au contraire. Par ailleurs les effondrements ne sont pas suivis d'une fin du monde, comme en témoignent de nombreux exemples de l'histoire. Enfin, ils durent généralement plusieurs années, plusieurs décennies, voire plusieurs siècles dans le cas de civilisations entières, et sont difficiles à dater précisément. » p. 179

« La langue anglaise possède un mot de plus , « predicament », qui décrit mieux l'idée

d'effondrement. Un *predicament* désigne une situation inextricable, irréversible et complexe, pour laquelle il n'y a pas de solutions, mais juste des mesures à prendre pour s'y adapter. » p.180

« L'ingénieur russo-américain Dmitry Orlov s'est rendu célèbre en étudiant l'effondrement de l'Union soviétique et en le comparant à l'effondrement – imminent et inévitable, selon lui – des États-Unis. Il a récemment proposé un nouveau cadre théorique dans lequel les effondrements peuvent être décomposés en cinq stades par ordre de gravité croissant : financier, économique, politique, social et culturel. À chaque stade, l'effondrement peut s'arrêter là ou bien s'approfondir en passant au stade suivant dans une sorte de spirale d'effondrement.

- Un effondrement financier se produit lorsque « l'espoir d'un « *business as usual* » est perdu. Le risque ne peut plus être évalué et les avoirs financiers ne peuvent plus être garantis. (...) Dans ce cas, suggère Orlov, mieux vaut apprendre à vivre avec peu ou pas d'argent...
- Un effondrement économique est déclenché lorsque « l'espoir que « le marché y pourvoira » est perdu. Les marchandises s'entassent. Les chaînes d'approvisionnement sont rompues. Les pénuries généralisées de biens essentiels deviennent la norme ». (...) Il n'y a plus d'abondance matérielle et l'économie informelle explose : troc, réparation en tout genre, recyclage, brocantes, etc. (...) Dans ce cas, mieux vaut savoir subvenir aux besoins de base de sa famille et de sa communauté par ses propres moyens...
- Un effondrement politique se produit lorsque « l'espoir que « le gouvernement s'occupera de vous » est perdu. (...) La corruption locale finit par remplacer les services autrefois garantis par l'administration. Selon Orlov, pour les États-Unis et la majorité des pays riches, ces trois premiers stades sont désormais inévitables
- Un effondrement social se produit « lorsque « l'espoir que vos pairs s'occuperont de vous » est perdu. On entre donc dans un monde de bandes claniques, de guerres civiles et de « chacun pour soi ». À ce stade, un processus de « dépeuplement » se met en place : conflit, déplacement, malnutrition, famines, épidémies, etc. Mieux vaut donc peut-être faire partie d'une des petites communautés encore soudées dans lesquelles la confiance et l'entraide sont des valeurs cardinales.
- Un effondrement culturel se produit lorsque « la foi dans la bonté de l'humanité » est perdue. Malheureusement, les sciences humaines et sociales ont très peu étudié ces situations exceptionnelles.
- Plus récemment, Orlov a proposé d'ajouter un sixième et dernier stade à ce modèle, celui de l'effondrement écologique, où la possibilité de redémarrer une société dans un environnement épuisé serait très faible, pour ne pas dire impossible.

p. 188 à 191

10- Et l'humain dans tout ça ?

« La question du limites et du franchissement des frontières est devenue très gênante, car en attendant que d'hypothétiques mesures politiques réduisent les insupportables inégalités de notre monde, elle se traduit en termes démographiques comme ceci : préférons-nous globalement être moins nombreux et consommer plus, ou plus nombreux et consommer moins ? Pour l'instant les rares tentatives de réduction volontaire de la population et de la consommation n'ont pas donné de très bons résultats, et on ne voit toujours pas émerger de débats institutionnels sérieux. Mais si nous ne pouvons aujourd'hui envisager de décider collectivement qui va naître (et combien), pourrions-nous dans quelques années envisager sereinement de décider qui va mourir (et comment) ? » p.207

« Welzer montre comment une société peut lentement et imperceptiblement repousser les limites du tolérable au point de remettre en cause ses valeurs pacifiques et humanistes, et sombrer dans ce qu'elle aurait considéré comme inacceptable quelques années auparavant. Les gens s'habitueront (et

s'habituent déjà) aux événements climatiques extrêmes, aux épisodes de disette ou aux déplacements de population. Les habitants des pays riches s'habitueront aussi très probablement à des politiques de plus en plus agressives envers les migrants ou envers d'autres États, mais surtout ressentiront de moins en moins cette injustice que ressentent les populations touchées par les catastrophes. C'est ce décalage qui servira de terreau à de futurs conflits. » p. 208-209

« Personne ne peut dire de quelle fibre le tissu social de l'effondrement sera composé, mais il est certain que l'entraide y jouera un rôle considérable, pour ne pas dire primordial. En effet, il nous semble évident que l'individualisme est un luxe que seule une société richissime en énergie peut se payer. Pourquoi s'entraider si nous disposons tous d'un « demi-millier » d'esclaves énergétiques » ? Pour le dire autrement, en temps de pénurie, il y a fort à parier que les individualistes seront les premiers à mourir. Les groupes capables de montrer des comportements coopératifs remarquables auront plus de chances de survivre (...). Paradoxalement, donc, nous entrons bientôt dans l'ère de l'entraide. » p. 215

« Aujourd'hui, les récits culturels dominants parlent de technologie, de l'ingéniosité humaine sans limites, de la compétition et de la loi du plus fort comme seul principe de vie, ou de l'implacable marche en avant du progrès. Mais c'est une boucle autopoïétique (qui s'auto-entretient) : on devient survivaliste parce qu'on croit au mythe de la barbarie, mais en se préparant au pire, on crée une peur chez les autres qui favorise un climat de tension, de suspicions et de violence, qui justifie ensuite le mythe. Tout l'enjeu de la transition serait donc de jouer sur les récits et les mythes pour inverser ces spirales de violence, de nihilisme et de pessimisme. Et si, tout en regardant les catastrophes les yeux dans les yeux, nous arrivions à nous raconter de belles histoires ? » p.217

« Le plus important, pour ne pas dire l'urgent, serait de reconstruire un tissu social local, solide et vivant, afin d'instaurer progressivement un climat de confiance, c'est-à-dire en fin de compte un « capital social » qui puisse servir en cas de catastrophe. Il faut donc dès maintenant sortir de chez soi et créer des « pratiques » collectives, ces aptitudes à vivre ensemble que notre société matérialiste et individualiste a méthodiquement et consciencieusement détricotées au cours de ces dernières décennies. Nous en sommes convaincus, ces compétences sociales sont notre seule vraie garantie de résilience en temps de catastrophe. » p,219

« Nous tenons la catastrophe pour impossible dans le même temps où les données dont nous disposons nous la font tenir pour vraisemblable et même certaine ou quasi certaine. (...) Ce n'est pas l'incertitude, scientifique ou non, qui est l'obstacle, c'est l'impossibilité de croire que le pire va arriver. » p. 222

« En fait, les conséquences du changement climatique « ont été systématiquement sous-estimées à la fois par les militants et, jusque très récemment par la plupart des scientifiques ». Tous « ont craint de paralyser le public en l'effrayant trop fortement ». Dès lors, n'y a-t-il pas un seuil de catastrophisme au-delà duquel l'esprit se braquerait ? Tout cela n'est-il qu'une question de degré ? Faut-il donc éviter à tout prix les discours catastrophistes ? Plus précisément, l'absence notoire de résultats politiques concrets de l'écologie politique depuis 40 ans est-elle due à un discours trop catastrophiste ou au contraire à un discours trop lisse ? » p.226-227

« En fait, des expériences en psychologie sociale ont montré que, pour que les gens prennent au sérieux une menace, il était nécessaire qu'ils soient bien informés de la situation et qu'ils disposent d'alternatives crédibles, fiables, et accessibles. S'ils ne disposent que d'informations partielles, et s'ils ne peuvent avoir qu'un rôle limité, les gens sont moins susceptibles de s'engager. L'information la plus complète possible sur les catastrophes est donc l'une des conditions pour

favoriser un passage à l'action. Le problème viendrait plutôt de l'autre ingrédient : il n'existe pas vraiment d'alternative à un effondrement (juste des moyens de s'y adapter) et il est difficile de trouver un moyen d'agir concret, rapide et accessible... » p.227-228

« En réalité, le déni est un processus cognitif salutaire (à court terme !) qui permet de se protéger naturellement des informations trop « toxiques ». En effet, la possibilité d'un effondrement provoque souvent de grandes angoisses très néfastes pour l'organisme si elles sont chroniques. (...) Un élément de réponse consiste à voir dans toute « transition psychologique » un processus de deuil. (...) Le processus de deuil traverse plusieurs étapes, selon le modèle bien connu établi par Elisabeth Kübler-Ross, la psychologue américaine spécialiste du deuil : le déni, la colère, le marchandage, la dépression et l'acceptation. » p.232-233

« Aller de l'avant, retrouver un avenir désirable, et voir dans l'effondrement une formidable opportunité pour la société, passe nécessairement par des phases désagréables de désespoir, de peur et de colère. Cela nous oblige à plonger dans nos zones d'ombre personnelles, à les regarder en face, et à apprendre à vivre avec. Le « travail » de deuil est à la fois collectif et personnel. (...) Il s'agit ni plus ni moins que d'un passage symbolique à l'âge adulte. » p.233

Conclusion

« Être catastrophiste, pour nous, c'est simplement éviter une posture de déni et prendre acte des catastrophes *qui sont en train d'avoir lieu*. Il faut apprendre à les voir, accepter leur existence, et faire le deuil de tout ce dont ces événements nous priveront. C'est selon nous cette attitude de courage, de conscience et de calme, les yeux grands ouverts, qui permettra de tracer des chemins d'avenir réalistes. Ce n'est pas du pessimisme ! » p.250

« Aujourd'hui, les chemins à prendre - car il y en a - sont à peine balisés, et ils mènent à un changement radical de vie, une vie moins complexe, plus petite, plus modeste et bien cloisonnée aux frontières du vivant. L'effondrement n'est pas la fin mais le début de notre avenir. » p. 256